

ENTRETIEN AVEC TATIANA FROLOVA

Au début de la pièce, vous expliquez votre projet, pourquoi ce besoin de justifier votre démarche ?

Tatiana Frolova : Non ce n'est pas une justification. C'est juste qu'aujourd'hui, beaucoup de gens sont complètement déconnectés de la réalité. On vit dans une période où il faut tout expliquer, tout expliquer depuis le début. C'est pour ça que, moi, j'ai vraiment eu l'impression qu'il fallait que j'explique mon propos dès le début du spectacle pour que le public comprenne le contexte dans lequel il avait été créé.

Vous justifiez les différents types de pouvoir à travers l'enfance des dirigeants. Que représente l'enfance pour vous ?

T.F : Il y a deux points intéressants : l'enfance et les dirigeants et ce qu'on essaie de montrer c'est comment ils sont liés. Nous explorons l'enfance des dirigeants, car j'ai été très impressionnée par le livre de Lloyd DeMause, *Les Fondations de la psychohistoire*. Dans cet ouvrage, il montre comment l'enfance des héros est liée à leur psychologie et ce qu'ils vont devenir en tant qu'hommes. Lloyd DeMause arrive à la conclusion que la violence dans la vie d'un enfant va forcément apporter une violence qui sera retournée contre les autres à l'âge adulte. De la même façon, en regardant notre propre enfance, on voit comment la façon dont on a été élevée rejaillit sur les personnes qu'on rencontre aujourd'hui.

En parlant de l'enfance, votre spectacle est plurigénérationnel : il s'attarde sur plusieurs générations qui ont fait la Russie. Vous terminez en disant que ce sont les jeunes qui vont construire le pays, tout en mentionnant leur détresse, mais comment cette détresse se manifeste-t-elle aujourd'hui ?

T.F : Aujourd'hui, ceux qui gouvernent en Russie sont des gens qui ont plus d'une cinquantaine voire d'une soixantaine d'années et ils ne laissent pas les jeunes accéder aux différents organes du pouvoir. Et même dans d'autres domaines, dans la culture par exemple, si on n'a pas passé cette frontière de l'âge et qu'on est jeune réalisateur ou jeune artiste, c'est difficile de se faire une place. De fait, les jeunes ont peu d'énergie et de motivation pour faire ce qu'ils veulent parce qu'aujourd'hui, ils ne voient pas vraiment le sens de leurs actes, car même s'ils devaient faire quelque chose, ils n'auraient aucune finalité et ne verraient pas de but. Cette génération de quinquagénaires et sexagénaires a pris tous les postes importants et les jeunes n'ont ni la place ni la compréhension de ce qu'ils pourraient faire, car on leur tape sur les doigts. C'est beaucoup plus fort en Russie que partout ailleurs. Cela se voit dans le spectacle lorsque les deux jeunes sur scène – qui ne sont quand même plus des gamins – expliquent comment leurs parents les traitent encore aujourd'hui. Le lien entre les deux générations est détruit, il n'existe plus. Les vieux n'écoutent plus les jeunes et c'est pour ça que ces jeunes n'ont ni l'énergie ni la motivation de vivre.

À propos des différentes perceptions générationnelles, dans votre spectacle, vous parlez de l'insécurité sous le régime de l'URSS, mais aussi de celle d'aujourd'hui, ressentez-vous plus ou moins d'insécurité qu'à l'époque et est-elle liée à ce fossé générationnel ?

T.F : C'est quelque chose qui se rejoint, on remarque bien qu'on est en train de revenir à la période stalinienne. L'homme en URSS n'a jamais eu de valeur comme l'explique une vieille dame qui, dans une vidéo, raconte qu'elle n'a pas eu d'enfant et qui comprend que maintenant toute sa vie n'est plus que poussière, qu'on lui a tout coupé. Elle a travaillé toute sa vie et là, elle a une retraite avec laquelle il est impossible de vivre. Quelle que soit la

génération, leur vie n'a pas de valeur. Mais pour revenir à votre question, personne ne se sentait en sécurité en URSS, car ils n'avaient accès à aucune information. Et aujourd'hui, c'est la même chose, toutes les informations qui pourraient faire naître certaines angoisses ou peurs qui peuvent atteindre les gens ne sont pas diffusées, en tout cas, pas sur les radios officielles. C'est pour ça que les gens ont l'impression que tout va bien, tout se développe et que tout est merveilleux, c'est ce qu'on leur dit à la télé. Pourtant, en se promenant dans la rue, on sent bien que quelque chose ne va pas. Si on reprend l'exemple de la vieille dame, elle va récupérer sa retraite chaque mois, mais quand elle va dans les magasins, elle voit bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Elle n'a plus l'habitude de penser, de réfléchir et ça, ça concerne la grande majorité de la population de la Russie. On n'a pas l'habitude de réfléchir, les gens regardent quelque chose à la télé, en voit une autre dans la rue, mais n'arrivent pas à comprendre pourquoi c'est dissonant. Du coup, ils n'ont rien d'autre que de l'agression en eux et cette agression, elle se retourne contre la zone la plus proche autour d'eux. Par exemple, il y a une expérience qui a été faite avec des rats dans une cage à qui on donnait régulièrement des décharges électriques. Suite à cela, les rats ont commencé à mordre celui qui était le plus proche d'eux. C'est pour ça qu'en Russie, la criminalité augmente et les gens ont peur maintenant quand ils sortent dans la rue. C'est peut-être pour ça que les gens mettent aujourd'hui des portes blindées, des barreaux aux fenêtres et de grandes palissades.

Vous revenez beaucoup sur la peur dans le spectacle et ce qu'elle fait faire aux gens, vivez-vous dans la peur ?

T.F : Oui, il y a une phrase qui est répétée plusieurs fois dans le spectacle : « lorsqu'un animal ne peut pas fuir, il fait le mort » et c'est ce qui se passe avec les jeunes. Comme ils ne peuvent pas fuir à l'étranger, ils font les morts.

À titre personnel, en tant que femme et en tant qu'artiste, comment l'extériorisez-vous ou comment réagissez-vous à cette peur ?

T.F : Moi je comprends que mon corps est en permanence tendu et vraiment dans un état de nerfs continu. C'est très difficile de juste se relaxer et de vivre tranquillement... et tous les gens sont comme ça. Par exemple, si tu vas au magasin, personne ne te tiendra la porte, jamais... chacun est occupé par sa propre survie en fait. Tu es seul et tu dois survivre, il n'y a aucune coopération.

En tant qu'artiste, vous prenez des positions fortes, n'avez-vous pas peur de répercussions comme certains en sont victimes dans votre spectacle ?

T.F : Lorsqu'on a fait la première dans notre théâtre, on n'a invité que des gens qu'on connaissait et on a joué à guichets fermés. Une dame qui milite pour la défense des Droits de l'Homme est venue me voir à la fin du spectacle pour me dire qu'on pouvait me mettre en prison selon trois articles du Code pénal pour ce spectacle... Cette interdiction d'activité est bien réelle. Je fais ce que je veux dans mon travail, mais il se trouve qu'on pourrait me mettre en prison pour ça. On avait même peur d'accéder à la frontière, car il y a déjà eu des cas où les gens se faisaient arracher le visa du passeport et on leur disait, vous voyez, vous n'avez plus de visa, donc vous ne pouvez pas sortir...

Pour revenir sur l'aspect polémique de votre spectacle, vous évoquez la confusion entre l'Histoire et la réalité et notamment ce qu'on fait dire à la réalité. Votre pièce semble relever d'un devoir de mémoire, tout en parlant d'une réalité très concrète, très physique, n'avez-vous pas peur qu'on dise que vous déformez l'Histoire ou la réalité avec votre spectacle ?

T.F : Oui, ça peut arriver que des gens pensent ça. D'ailleurs, le plus bel exemple de ce que vous dites est le suivant : si on brûle toutes les listes des fusillés en URSS, on pourrait très bien dire qu'il n'y a jamais eu de fusillés et ça, ça peut être fait très facilement aujourd'hui, tout est possible.

Au titre de metteuse en scène, comment prenez-vous les critiques qui disent que vous déformez la réalité ?

T.F. : Quand on a joué notre spectacle en Russie, il y avait des historiens qui nous ont dit que ce n'était pas leur version de l'Histoire... qu'est-ce que je peux leur dire ? C'est mon point de vue sur l'Histoire. Par exemple, il y a encore beaucoup de gens qui aiment Staline, la preuve étant que cette année, il y a eu une sorte de sondage et la grande majorité des gens ont répondu que Staline était l'homme le plus grand de tous les temps. Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ? Eux aussi ont réécrit l'Histoire.

Vous dites – et vous le montrez très bien dans votre spectacle – que chaque personne a son rapport aux mots et à la réalité et que tout ça est lié au vécu des uns et des autres, est-ce que la Russie est plurielle aujourd'hui et si oui, à quel point ?

T.F. : Oui, on a même l'impression que parfois on vit sur des planètes différentes de nos voisins. Par exemple, le père de Dima, un des comédiens du spectacle, est né au Goulag de notre ville. Et donc son père était très agressif, car il avait des crises d'agression, si bien qu'il s'est suicidé, et c'est ce qui reste dans la tête de Dima de son enfance. De même, une jeune spectatrice est venue nous voir à la fin d'un spectacle pour nous confier que son arrière-grand-père était un criminel, un assassin et qu'il était le chef du Goulag qui a construit Komsomolsk-sur-Amour. Et pourtant, si on la compare à Dima, c'est quelqu'un de beaucoup plus calme qui a eu une enfance plutôt heureuse, sans drame. On est très différent et tout nous va. On accepte tout et tout nous va.

Votre théâtre est très documentaire, avec beaucoup de témoignages, dans une Russie si diverse, comment s'est construit la pièce et le contenu de la pièce ?

T.F. : C'est la pièce la plus difficile que j'ai eu à faire. J'ai rassemblé le matériel pour la faire pendant deux ans et ce matériel, je l'ai collecté jusqu'au dernier moment puisqu'il y a eu des manifestations de jeunes qui ont eu lieu ces derniers mois. Le plus difficile c'est de faire le tri, et de faire de ce matériel quelque chose qui puisse bien s'imbriquer. Le plus important

pour moi était de me laisser guider par mes sentiments et mon instinct, ma mâchoire est toujours tendue comme si j'étais prête à me battre...

Pourquoi j'ai un air si tragique sur mes photos d'enfant alors que j'ai été une enfant aimée ? Ça veut dire qu'il y avait quelque chose dans mes cellules ? Cette question fondamentale m'a permis de suivre une ligne directrice pour ce spectacle. Ce questionnement fondamental m'a donné la force et l'énergie qu'il fallait pour faire ce spectacle.

Propos traduits par Bleuenn Isambard et recueillis par Jérémy Engler